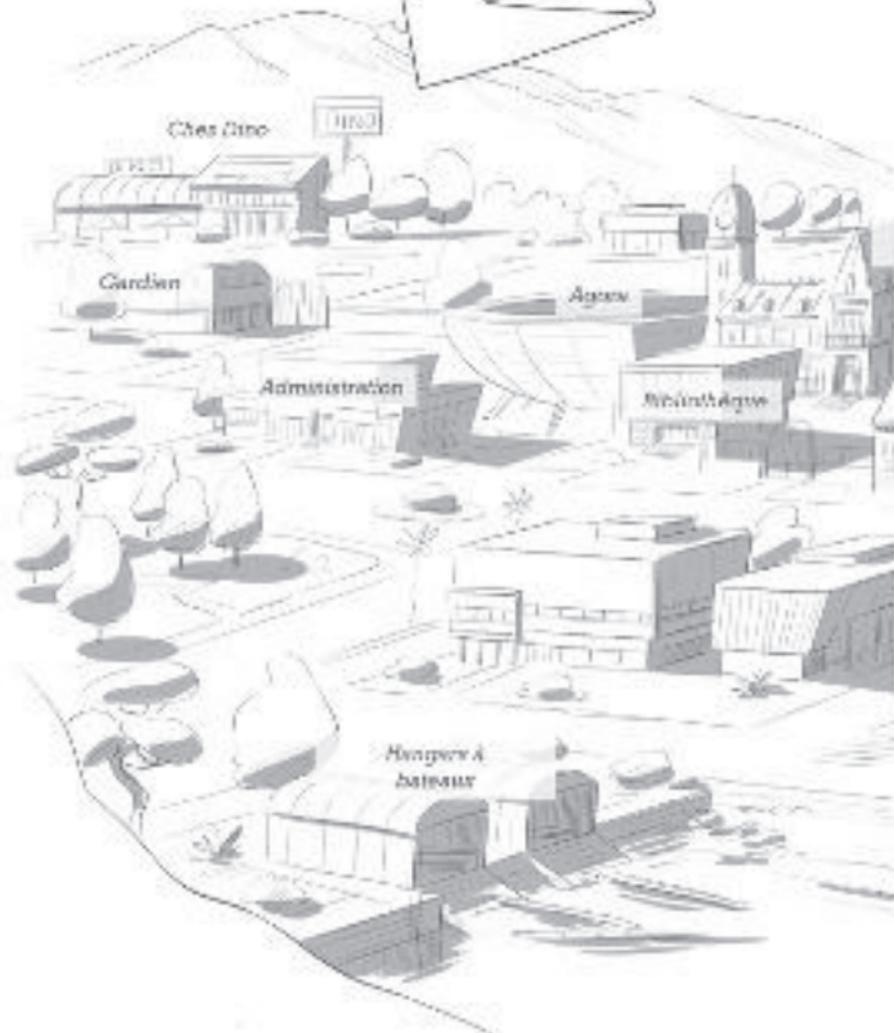
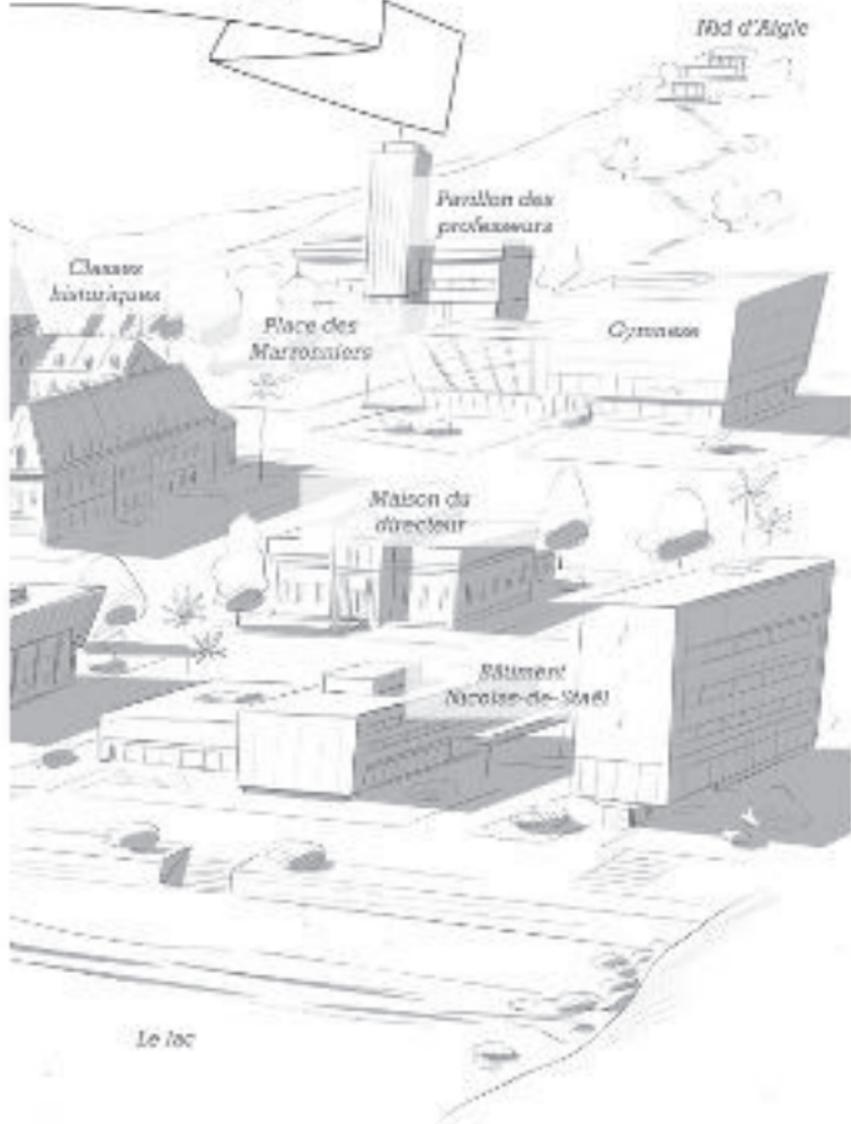


ST EXUPERY



COLLEGE



Le lac

La Jeune Fille :

*Va-t'en, ah, va-t'en !
Disparais, odieux squelette !
Je suis encore jeune, disparais !
Et ne me touche pas !*

La Mort :

*Donne-moi la main, douce et
belle créature !
Je suis ton amie, tu n'as rien
à craindre. Laisse-toi faire !
N'aie pas peur
Viens sagement dormir dans
mes bras.*

Matthias CLAUDIUS (1740-1815)
La Jeune Fille et la Mort

2017

Pointe sud du Cap d'Antibes. Le 13 mai.

Manon Agostini gara sa voiture de service au bout du chemin de la Garoupe. La

policière municipale claqua la porte de la vieille Kangoo en pestant intérieurement contre l'enchaînement de circonstances qui l'avait conduite ici.

Vers 21 heures, le gardien d'une des plus luxueuses demeures du Cap avait téléphoné au commissariat d'Antibes pour signaler un pétard ou un coup de feu – en tout cas un bruit étrange – qui aurait été tiré sur le sentier rocheux jouxtant le parc de la propriété. Le commissariat n'avait pas fait grand cas de l'appel et l'avait redirigé vers les bureaux de la police municipale, qui n'avait rien trouvé de mieux que de la contacter *elle*, alors qu'elle n'était plus en service.

Lorsque son supérieur l'avait appelée pour lui demander d'aller jeter un œil sur le sentier côtier, Manon était déjà en tenue de soirée, prête à sortir. Elle aurait voulu lui répondre d'aller se faire voir, mais elle n'avait pas pu lui refuser ce service. Le matin même, le bonhomme avait accepté qu'elle conserve la Kangoo après ses heures de boulot. La voiture personnelle de Manon venait de rendre l'âme et, en ce samedi soir, elle avait absolument

besoin d'un véhicule pour aller à un rendez-vous qui lui tenait à cœur.

Le lycée Saint-Exupéry, où elle avait été élève, fêtait ses cinquante ans et, à cette occasion, une soirée rassemblerait les anciens élèves de sa classe. Manon espérait secrètement y revoir un garçon qui l'avait marquée autrefois. Un garçon différent des autres, qu'elle avait bêtement ignoré à l'époque, lui préférant des types plus âgés qui s'étaient tous révélés de sombres crétins. Cet espoir n'avait rien de rationnel – elle n'était même pas certaine qu'il serait présent à la soirée, et il avait sans doute oublié jusqu'à son existence –, mais elle avait besoin de croire qu'il allait enfin se passer quelque chose dans sa vie. Manucure, coiffure, shopping: Manon s'était préparée tout l'après-midi. Elle avait claqué trois cents euros dans une robe droite en dentelle bleu nuit et en jersey de soie, avait emprunté un collier de perles à sa sœur et des escarpins à sa meilleure amie – une paire de Stuart Weitzman en daim qui lui faisait mal aux pieds.

Juchée sur ses talons, Manon alluma la torche de son téléphone et s'engagea sur

le chemin étroit qui, sur plus de deux kilomètres, longeait la côte jusqu'à la Villa Eilenroc. Elle connaissait bien cet endroit. Lorsqu'elle était enfant, son père l'emmenait pêcher dans les petites criques. Autrefois, les gens du coin appelaient cette zone le chemin des douaniers ou des contrebandiers. Plus tard, le lieu était apparu dans les guides touristiques sous le nom pittoresque de «sentier de Tire-Poil». Aujourd'hui, il répondait au nom plus plat, aseptisé, de sentier du littoral.

Au bout d'une cinquantaine de mètres, Manon buta sur une barrière assortie d'une mise en garde: «Zone dangereuse – accès interdit». Il y avait eu une forte tempête en milieu de semaine. Des coups de mer violents avaient provoqué des éboulements qui rendaient la promenade impraticable sur certains secteurs.

Manon hésita un instant et décida d'enjamber la barrière.

1992

Pointe sud du Cap d'Antibes. Le 1^{er} octobre.

Le cœur allègre, Vinca Rockwell sautilla en passant devant la plage de la Joliette. Il

était 10 heures du soir. Pour venir jusqu'ici depuis le lycée, elle avait réussi à convaincre une de ses copines d'hypokhâgne, qui avait un scooter, de la déposer chemin de la Garoupe.

En s'engageant sur le sentier des contrebandiers, elle sentit des papillons qui volaient dans le bas de son ventre. Elle allait retrouver Alexis. Elle allait retrouver son amour !

Le vent soufflait à décorner les bœufs, mais la nuit était si belle et le ciel si clair qu'on y voyait presque comme en plein jour. Vinca avait toujours adoré ce coin, parce qu'il était sauvage et ne ressemblait pas à l'image estivale galvaudée de la *French Riviera*. Sous le soleil, on était subjugué par l'éclat blanc et ocre des roches calcaires, et par les variations infinies de l'azur qui baignait les petites criques. Une fois, en regardant en direction des îles de Lérins, Vinca avait même aperçu des dauphins.

Par grand vent, comme ce soir, le paysage changeait radicalement. Les rochers escarpés devenaient dangereux, les oliviers et les pins semblaient se tordre de douleur, comme s'ils cherchaient à s'arracher du sol. Mais Vinca

s'en fichait. Elle allait retrouver Alexis. Elle allait retrouver son amour !

2017

Bordel de merde !

Le talon d'un des escarpins de Manon venait de se briser net. Bon sang ! Avant d'aller à sa soirée, elle devrait repasser par son appartement et, demain, elle se ferait engueuler par son amie. Elle enleva les chaussures, les glissa dans son sac et continua à avancer pieds nus.

Elle suivait toujours le tracé étroit mais bétonné qui surplombait les falaises. L'air était pur et vivifiant. Le mistral avait éclairci la nuit et constellé le ciel d'étoiles.

La vue époustouflante s'étendait des remparts du vieil Antibes jusqu'à la baie de Nice en passant par les montagnes de l'arrière-pays. À l'abri, derrière les pins, se trouvaient certaines des plus belles propriétés de la Côte d'Azur. On entendait les vagues projeter leur écume et on sentait toute la force et la puissance des flots.

Dans le passé, le lieu avait été le théâtre d'accidents tragiques. La houle avait déjà

emporté des pêcheurs, des touristes ou des amoureux qui venaient se bécoter au bord de l'eau. Sous le feu des critiques, les autorités avaient été contraintes de sécuriser le chemin en construisant des escaliers en dur, en balisant le passage et en installant des barrières qui limitaient les velléités des randonneurs de trop s'approcher du bord. Mais il suffisait que le vent se déchaîne quelques heures pour que le site redevienne très dangereux.

Manon arriva justement à un endroit où un pin d'Alep s'était abattu, faisant sauter le garde-corps de la rampe et obstruant le passage. Impossible d'aller plus loin. Elle pensa rebrousser chemin. Il n'y avait pas âme qui vive, ici. La force du mistral avait dissuadé les promeneurs.

Barre-toi, ma fille.

Elle s'immobilisa et écouta le mugissement du vent. Il charriait une sorte de plainte, à la fois proche et lointaine. Une menace sourde.

Bien qu'elle fût pieds nus, elle s'élança sur un rocher pour contourner l'obstacle et continua sa progression avec pour seul éclairage la torche de son téléphone.

Une masse sombre se dessinait en contrebas de la falaise. Manon plissa les yeux. Non, elle était trop loin pour la distinguer. Elle essaya de descendre avec une grande prudence. Il y eut un craquement. L'ourlet de sa robe en dentelle venait de se déchirer, mais elle n'y prêta pas attention. À présent, elle voyait la forme qui l'avait intriguée. C'était un corps. Le cadavre d'une femme, abandonné sur les rochers. Plus elle s'approchait, plus elle était saisie d'horreur. Ce n'était pas un accident. Le visage de la femme avait été fracassé pour n'être plus qu'une bouillie sanguinolente. *Mon Dieu.* Manon sentit que ses jambes ne la portaient plus et qu'elle était sur le point de s'effondrer. Elle déverrouilla son téléphone pour prévenir les secours. Il n'y avait pas de réseau, mais l'écran indiqua néanmoins : *Urgences uniquement.* Elle allait lancer l'appel lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'était pas seule. Un homme en larmes était assis un peu plus loin. Effondré, il sanglotait, le visage entre ses mains.

Manon était terrifiée. À cet instant, elle regretta de ne pas être armée. Elle s'approcha

prudemment. L'homme se redressa. Lorsqu'il leva la tête, Manon le reconnut.

— C'est moi qui ai fait ça, dit-il en pointant du doigt le cadavre.

1992

Gracieuse et légère, Vinca Rockwell sautait sur les rochers. Le vent soufflait de plus en plus fort. Mais Vinca aimait ça. La houle, le danger, la griserie de l'air marin, les à-pics qui donnaient le vertige. Rien dans sa vie n'avait été aussi enivrant que sa rencontre avec Alexis. Un éblouissement profond et total. Une fusion des corps et des esprits. Même si elle vivait cent ans, rien ne pourrait jamais rivaliser avec ce souvenir. La perspective de revoir clandestinement Alexis, de faire l'amour au creux des rochers la bouleversait.

Elle sentait le vent tiède qui l'enveloppait tout entière, soufflait autour de ses jambes, soulevant les pans de sa robe, comme un prélude au corps à corps attendu. Le cœur qui s'emballe, la vague de chaleur qui vous emporte et vous secoue, le sang qui pulse, les palpitations qui font frémir chaque centimètre de votre corps.

Elle allait retrouver Alexis. Elle allait retrouver son amour !

Alexis était la tempête, la nuit, l'instant. Au fond d'elle-même, Vinca savait qu'elle faisait une connerie et que tout ça finirait mal. Mais pour rien au monde elle n'aurait échangé l'excitation de ce moment. L'attente, la folie de l'amour, le délice douloureux d'être emportée par la nuit.

— Vinca !

Soudain, la silhouette d'Alexis se détacha dans le ciel clair où brillait une lune pleine. Vinca fit quelques pas pour rejoindre l'ombre. Dans un clignement de paupières, il lui sembla presque pouvoir ressentir le plaisir à venir. Intense, brûlant, incontrôlable. Les corps qui se mélangent et se dissolvent jusqu'à se fondre dans les vagues et le vent. Les cris qui se mêlent à ceux des mouettes. Les convulsions, l'explosion qui terrasse, le flash blanc et aveuglant qui vous irradie et vous donne l'impression que tout votre être s'éparpille.

— Alexis !

Lorsque Vinca étreignit enfin l'objet de son amour, une voix intérieure lui chuchota

à nouveau que tout finirait mal. Mais la jeune fille se foutait du futur. L'amour est tout ou il n'est rien.

Seul comptait l'instant présent.

La séduction brûlante et vénéneuse de la Nuit.

Hier et aujourd'hui

(*NICE-MATIN* – lundi 8 mai 2017)

Le lycée international Saint-Exupéry fête son 50^e anniversaire

L'établissement phare de la technopole de Sophia Antipolis soufflera ses 50 bougies le week-end prochain.

Créé en 1967 par la Mission laïque française pour scolariser les enfants d'expatriés, le lycée international est un établissement atypique sur la Côte d'Azur. Réputé pour l'excellence de son niveau, il est organisé autour d'un enseignement en langues étrangères. Ses sections bilingues permettent d'obtenir des diplômes internationaux et accueillent aujourd'hui près de mille élèves français et étrangers.

Les festivités débiteront le vendredi 12 mai avec une journée portes ouvertes au cours de laquelle les élèves et le personnel enseignant présenteront leurs créations artistiques – expositions de photos, films, animations théâtrales – réalisées à l'occasion de cet événement.

La fête se poursuivra le lendemain à midi avec un cocktail rassemblant les anciens élèves et personnels de l'école. Au cours de cette cérémonie sera posée la première pierre d'un nouvel édifice baptisé la « Tour de verre », qui s'élèvera sur cinq étages en lieu et place de l'actuel gymnase, lequel sera rasé très prochainement. Ce bâtiment ultramoderne sera destiné à accueillir les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles (CPGE). Et les promotions 1990-1995 auront l'honneur d'être les derniers utilisateurs du gymnase, le soir même, lors de la « boum des anciens ».

À l'occasion de cet anniversaire, la proviseuse du lycée, Mme Florence Guirard, espère que le maximum de monde se joindra à la commémoration. « J'invite chaleureusement tous les anciens élèves et les membres du personnel à venir partager ce moment de convivialité. Les échanges, les retrouvailles, les souvenirs nous rappellent d'où l'on vient et sont indispensables pour savoir où l'on va », poursuit la proviseuse dans une formulation un peu galvaudée avant de préciser qu'un groupe Facebook a été créé spécialement pour l'occasion.

Stéphane Pianelli

FOREVER YOUNG

1

Coca-Cola Cherry

Quand on est assis dans un avion qui s'écrase, on a beau attacher sa ceinture, ça ne sert à rien.

Haruki MURAKAMI

1.

Sophia Antipolis

Samedi 13 mai 2017

Je garai la voiture de location sous les pins, près de la station-service, à trois cents mètres de l'entrée du lycée. J'étais venu directement de l'aéroport après un vol New York-Nice pendant lequel je n'avais pas fermé l'œil.

La veille, j'avais quitté précipitamment Manhattan après avoir reçu par mail un article

évoquant le cinquantième anniversaire de mon ancien lycée. Le courrier m'avait été envoyé via la messagerie de ma maison d'édition par Maxime Biancardini, qui était autrefois mon meilleur ami, mais que je n'avais pas vu depuis vingt-cinq ans. Il m'avait laissé un numéro de portable que j'avais hésité à composer avant d'admettre que je ne pouvais guère faire autrement.

— Tu as lu l'article, Thomas? m'a-t-il demandé presque sans préambule.

— C'est pour ça que je t'appelle.

— Tu sais ce que ça signifie?

Sa voix résonnait des intonations autrefois familières, mais elles étaient déformées par la fièvre, l'urgence et la peur.

Je n'ai pas tout de suite répondu à sa question. Oui, je savais ce que cela signifiait. Que c'était la fin de nos existences telles que nous les avions connues. Que nous allions passer la prochaine partie de notre vie derrière des barreaux.

— Il faut que tu viennes sur la Côte d'Azur, Thomas, me lança Maxime au bout de quelques secondes de silence. Il faut que

l'on mette au point une stratégie pour éviter ça. Il faut que l'on tente quelque chose.

J'ai fermé les yeux en mesurant les conséquences de ce qui allait se passer : l'ampleur du scandale, ses implications judiciaires, l'onde de choc se répercutant sur nos familles.

Au fond de moi, j'avais toujours su qu'il existait une probabilité pour que ce jour arrive. J'avais vécu près de vingt-cinq ans – ou fait semblant de vivre – avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Régulièrement, au milieu de la nuit, je me réveillais en sueur en repensant aux événements qui s'étaient déroulés à l'époque et à la perspective qu'on puisse un jour les découvrir. Ces nuits-là, j'avalais un Lexomil avec une lampée de Karuizawa, mais il était rare que je parvienne à me rendormir.

— Il faut que l'on tente quelque chose, répéta mon ami.

Je savais qu'il se berçait d'illusions. Car cette bombe qui menaçait de ravager le cours de nos existences, c'est nous qui en avons été les artificiers, un soir de décembre 1992.

Et nous savions tous les deux qu'il n'y avait aucun moyen de la désamorcer.